

les cas extrêmes consiste à brûler le creux épigastrique. Un peu de sel y est déposé ; on place au-dessus une mince lame de gingembre, qu'on recouvre d'armoise desséchée et imbibée d'alcool, puis on allume le tout.

Enfin, devant Brown-Séquard, la médecine mongole a essayé de rendre la vigueur aux vieillards en leur faisant ingérer des testicules de moutons.

Les Mongols connaissent aussi les propriétés parasitocides du mercure et depuis longtemps emploient les vapeurs de ce métal pour se débarrasser de leurs poux. Mais encore faut-il que ceux-ci soient très nombreux, car, d'une façon générale, on peut dire que le pou est l'ami du Mongol. Les Tartares emploient, non point la "flanelle mercurielle," telle que celle du professeur Mergat, mais la "ficelle mercurielle" qui, comme on va voir, a beaucoup d'analogies avec la précédente. Voici, d'après le P. Hue (1), comment se prépare ce spécifique : "On prend une demi-once de mercure qu'on brasse avec de vieilles feuilles de thé, par avance réduites en pâte au moyen de la mastication. Afin de rendre cette matière plus molle, on ajoute ordinairement de la salive. L'eau n'aurait pas le même effet. Il faut ensuite brasser et remuer au point que le mercure se divise par petits globules aussi fins que de la poussière. On imbibé de cette composition mercurielle une corde lâchement tressée avec des fils de coton. Quand cette espèce de cordon sanitaire est desséchée, on n'a plus qu'à le suspendre à son cou. Les poux se gonflent, prennent une teinte rougeâtre et meurent à l'instant. En Chine, comme en Tartarie, il est nécessaire de renouveler ce cordon à peu près tous les mois car, dans ces sales pays, il serait autrement très difficile de se préserver de la vermine."

Il existe un dieu — bouddha — de la médecine, auquel les lamas ne manquent pas de s'adresser, car l'exercice de leur art est toujours entouré d'un certain caractère religieux. Nous avons pu nous procurer une gravure qui représente le bouddha de la médecine entouré de ses aides. Ce dessin se trouve chez tous les médecins mongols.

Au centre, les jambes croisées, tenant dans la main gauche un vase et dans la main droite un rameau fleuri, trône le bouddha de la médecine : "Manla Bedüryaï Gyalpo." Au-dessus de sa tête et dans une attitude à peu près identique, on voit : "Chakya-tub-pa" ; au-dessous, l'air satanique, "Fyan-louong-dordye-doudoul". A droite et à gauche sont disposés les collaborateurs de bouddha : à droite, "Ngontchin-Gyalpo", "Gersang-demit", "Sanloung" ; à gauche, "Dayang-Gyalpo", "Sersang", "Tchoidag-tzanitzo".

Telles sont les notes que nous avons pu recueillir sur la médecine mongole. Il y aurait probablement quelque chose à glaner dans cette thérapeutique faite de l'empirisme de nombreux siècles, mais la lecture des livres mongols est encore l'apanage d'un petit nombre d'élus et ceux qui jouissent de ce privilège sont très indifférents aux choses de la médecine.